

# Le feuilleton : le voyageur sentimental ou : Ma promenade à Yverdon : [suite]

Autor(en): **Vernes, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 51

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217646>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



**LE VOYAGEUR SENTIMENTAL  
OU MA PROMENADE A YVERDON**

Le Béquillard.

A quelque distance du cimetière, je rencontra un petit homme suspendu sur des béquilles; le haut de sa tête était à l'horizon de sa bosse; et je cherchais pourquoi la nature laissait une pareille tête entre ces deux épaules, tandis que celle de Marianne...

Le béquillard fit un mouvement pour se porter à ma rencontre... Comment arrive-t-il que ce soient les malheureux qui nous cherchent presque toujours!... Ce mouvement ébranla le bout des hailons de ses bras, de tous les coins de son corps, et les restes d'un vieux bonnet, que semblaient tenir à regret quelques épingle, et qu'il ôta, en mon honneur, à une douzaine de cheveux qui lui tombaient sur le front... Son costume, ses moindres gestes, ses regards, tout me disait: « Voyez ce que je suis, et prenez pitié du triste lot qui m'est échu dans ce bas monde. »

— Mon ami, êtes-vous d'Yverdon ?

— Non, monsieur, holà non, me répondit-il, d'un air qui me donna bonne opinion de cette ville, puisqu'il regrettait de n'en pas être.

— Et quelle est votre patrie ?

— Tous les lieux où l'on me donne de quoi vivre.

— Vous tenez-vous toujours près de ce cimetière ?

— Oui, monsieur : c'est ici que je reçois le plus d'aumônes : la vue des morts fait souvenir un peu des vivants.

Ces mots me touchèrent; je jetai, au fond du bonnet, une pièce... je ne la jetai pas, je la mis... La pièce passa par une échancrure du temps, qui se trouva au fond du bonnet, et tomba... Je la relevai : le béquillard, reconnaissant, la reçut, en me baisant la main, avec autant de plaisir que si je lui eusse fait une très forte aumône.

— Achetez-en un autre, lui dis-je, en me relevant.

— Hélas ! monsieur, un morceau de pain m'est plus nécessaire qu'un bonnet... C'est singulier, ajouta-t-il, en le retournant, le trou n'est cependant pas grand.

Je compris que c'était la pièce qui était trop petite, et je lui en donnai une seconde... Pourquoi la donnai-je plutôt à sa remarque qu'à sa misère !

— Dieu bénisse la bonne défunte, dit le pauvre bossu, en sautant sur ses béquilles; son bonnet me porte bonheur !

— Comment donc ! lui dis-je avec vivacité, de qui tenez-vous ce bonnet ?

— Hélas ! de qui donc ? de mademoiselle Marianne... elle-même me le tricota de sa main blanche il y a dix ans, pour le jour de mes noces; et quoique ce ne soit plus qu'une guenille, (disait-il, en me la montrant et en la baisant avec attendrissement) c'est de toutes les miennes celle que je chéris le plus.

— Que ne le disiez-vous, mon ami ! je ne vous aurais pas conseillé d'en changer, et ma première pièce n'eût point passé... Marianne, (ajoutai-je, en regardant ce bonnet, avec plus de respect que ne m'en eût inspiré celui de Marc-Aurèle) Marianne, tu n'es pas tout-à-fait morte, puisque tu fais encore des heureux !

Que je me félicitai de mon aumône à cet homme-là ! J'aurais eu des remords toute ma vie, de n'avoir rien mis dans ce bonnet... O ma bonne Marianne ! jamais je n'eusse osé retourner vers ta tombe, ni baisser mon petit paquet de cette terre qui le couvre !

— Elle est morte... mon ami !

— Elle est morte, répéta-t-il, en inclinant tristement sa tête sur une épaule qu'il leva un peu... puis, rangeant une de ses béquilles contre l'autre,

il tira de sa poche quelque chose, que je soupçonnai avoir été le pan d'un mouchoir, et il essuya des larmes que le souvenir de Marianne... Que je meure à l'instant même, et que l'on me pleure ainsi !

*Les musiciens.*

Je revenais à l'auberge lorsque, tournant la tête vers le béquillard pour voir encore une fois son bonnet, j'aperçus deux musiciens, le violon sous le bras, qui l'abordaient. C'étaient le père Offmann et son fils aîné. Je les vis s'arrêter auprès du pauvre bossu, touchés de sa misère, et lui tendre quelques secours... Quelle qu'ait été leur aumône, elle valait dix fois plus que la mienne !

Je doutai si le bonnet de Marianne n'était pas un talisman qui forçait à la vertu ; mais j'aimai mieux croire qu'ils avaient d'eux-mêmes cette bonne œuvre.

Je suis passionné de la danse ; et cependant le bruit que fit la pièce de monnaie qu'ils sortirent chacun de leur bourse, sonna mieux à mes oreilles que la plus jolie de leurs périgourdines.

*La vision.*

Accablé de sommeil, je me jette sur un lit, et je m'endors. Je fus réveillé au son d'une vielle, dont un petit Savoyard jouait dans la rue. Je me rappelai qu'à l'âge de cinq ou six ans j'entendais souvent une vielle sous les fenêtres de la maison paternelle. Ce souvenir fit naître celui des innocents plaisirs de ce temps-là, de tant d'objets, de tant de jouissances... que je n'ai plus, que je n'aurais plus.

*La musique.*

Où, le son de la vielle me plaisait, m'attachait. Que l'homme est grand ! disent quelques philosophes : il a trouvé la boussole, l'imprimerie, le télescope ; il trace la route des comètes ; il marque le moment de leur retour... dites donc : il a créé la musique.

Musique ! jouissance céleste, que les dieux semblaient s'être réservée, reçois mon hommage !

Quand Gluck, Sacchini ou le charmant Grétry, joignent leur mélodie à la voix de la beauté que j'aime, pourquoi n'ai-je qu'un sens pour me remplir de cette harmonie, et qu'une âme pour la sentir !

Quand la mort viendra couvrir mes yeux de son voile mélancolique, puissent les palpitations de mon cœur finir lentement avec le son d'un soupir de mon amante, redit sur son forté-piano, et suivi d'un dernier... adieu !

La musique sera toujours le charme de ma vie et mon seul médecin ; oui, mon seul médecin : voici mon régime. Lorsque ma santé est dérangée, et que les aliments ne me tentent plus, je fais approcher la musique de ma table ; elle commence piano, piano, et mon appétit commence à revenir. A peine suis-je au milieu du repas, que la musique va déjà allégre ; et je dévore. Quand la musique est portée au dernier presto, le repas est fini, et ma guérison complète.

*Premier coup d'œil.*

L'heure du bal approche. Nous mettons en jeu tous les ressorts de notre coquetterie ; car chacun a la sienne : les vieillards eux-mêmes.

*L'amour-propre, malgré les rides,  
Reste toujours dans son printemps.*

Nous volons au bal, en plaignant les belles qui nous verront, et plus encore celles qui ne nous verront pas.

J'entre ; une foule de beautés s'offrent à nos regards. L'œil n'a ni le temps de se reposer, ni la volonté de choisir.

La jeune baronne de Blas, levant superbement sa tête altière, fixe enfin ma vue enchantée. Elle dansait une valse ; de charmantes danseuses la précédaient ou la suivaient : mais, à sa haute taille, je crus voir le brillant navire de Cléopâtre se balançant majestueusement sur les flots, au milieu des quelques jolies gondoles... L'extase de Marc-Antoine n'approcha pas de la mienne !

*Les Trois Jours.*

*Que ne peut-on retrancher de la vie  
Tous les moments qui passent sans plaisir !*

*Après trois jours qu'elle me soit ravie,  
Si le ciel veut contenter mes désirs !*

*Dans le premier, je verrais ce que j'aime,  
Dans le second, je serais entendu ;  
Je ne dis pas l'usage du troisième,  
Mais à la fin, de Blas, j'aurais vécu.  
Mademoiselle de C.... T.*

Ses mouvements ont quelque chose de si doux, qu'elle fait un vol aux spectateurs chaque fois qu'elle se repose. J'observais ceux qu'elle faisait ; j'épiais ceux qu'elle allait faire. Mademoiselle\*\*\* me surprit dans cet instant, et, d'un ton badin auquel je ne fus pas trompé :

— Gageons que mademoiselle de C.... est déjà une de vos divinités ; foi de poète, quel rang lui donnerez-vous dans votre mythologie ?

— Mademoiselle, quand mon ouvrage mythologique paraîtra, cherchez le chapitre intitulé Hébé.

— Oui... sans doute... le chapitre sera vraiment divin... n'outrez rien cependant.

— Mademoiselle, vous y mettrez l'errata.  
(A suivre.) M. VERNES.

**DICTIONNAIRE DU PARLER  
NEUCHATELOIS ET SUISSE ROMAND**

Le V<sup>me</sup> fascicule du *Parler neuchâtelois et suisse romand* de M. Pierrehumbert (V. Attinger, éditeur à Neuchâtel) a suivi de près le IV<sup>me</sup>, c'est une agréable surprise de fin d'année.

On peut faire dans cet intéressant ouvrage une belle moisson de mots intéressants. Lisez l'article *dicastère* que nos politiciens emploient si volontiers. on nous explique que *dobligé* s'entend parce que l'on disait jadis *d'obligation* à la place de *obligatoire* et ce mot souvent répété a donné le verbe *dobliger*. On dit qu'il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir, mais quand *donner* signifie *supprimer*, ou *culbuter*, lorsque l'on dit *donner le tour*, le plaisir n'y est plus du tout ! sauf lorsque cette dernière expression signifie qu'une maladie se termine heureusement. Le *parler neuchâtelois* nous apprend qu'un donzel était un gentilhomme, un noble, possesseur d'un *fiéf*, soit un domaine concédé par un seigneur sous certaines conditions. Saviez-vous que si l'on vend des *zwiebacks* on trouve aussi des *einbacks* ? Le Dictionnaire de M. Pierrehumbert vous renseignera sur tous ces mots et d'autres encore. Nous aurions cependant voulu voir figurer dans ce dictionnaire les mots suivants, qui ne sont, il est vrai, pas neuchâtelois mais bien romands : *dïot* usité à Genève pour indiquer un terrain boueux et un purée épaisse ; *donder* : dormir ; *dordon* : fort bâton noueux *drâche* : impureté que laisse la fonte du beurre ; l'article *du*, dans l'expression : il travaille du charpentier, du tailleur, etc. ; *dzemotter* : se secouer qui vient de *semotter* (région de Montreux) : fouler du raisin dans une « brante » au moyen d'un bâton. La lettre E ne donne pas : *écoué* : maigre, defigier, *égosiller*, *s'embaumer* ou *s'embonner*, *endéver*, *enfatter*, *enfermé dedans* et *enfermé dehors*, *s'enjouer*, *enter* (des bas), *entoupiné*, *épouallillé*, *escarpolette*, *étoumi*, *étourle*, etc. Peut-être ces mots sont-ils un peu spéciaux aux vaudois ? Tout cela n'empêche pas le *Parler neuchâtelois* (auquel on peut encore souscrire) d'être un ouvrage philologique, précieux à consulter et des plus instructifs. Il sauvera de l'oubli beaucoup de mots en vue de disparition.

**ASSOCIATION DES VAUDOISES**

Les membres de l'Association et les membres passifs du Chœur des Vaudoises sont conviés à une petite fête de Noël, jeudi 28 décembre dès 20 h., au Foyer féminin, rue de Bourg, 26.

**Vermouth NOBLESSE**  
**DÉLICIEUSE GOURMANDISE**

SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT.  
J. MONNET, édité resp.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Broz.